

## Études de cas en français

### 1.4 Discours et subjectivité

#### Étude de cas N° 1.4

Voltaire, *L'ingenu*, 1767 (extrait de la fin du roman).

*L'Ingénu* est l'un des contes (ou romans) philosophiques de Voltaire. L'histoire se déroule au XVII<sup>e</sup> siècle. L'extrait choisi fait partie du chapitre XX, qui est le dernier chapitre du roman.

[Gordon] était touché du sort de cette jeune fille, comme un père qui voit mourir lentement son enfant chéri. L'abbé de Saint-Yves était désespéré, le prieur et sa sœur répandaient des ruisseaux de larmes. Mais qui pourrait peindre l'état de son  
5     amant ? Nulle langue n'a des expressions qui répondent à ce comble des douleurs ; les langues sont trop imparfaites.

La tante, presque sans vie, tenait la tête de la mourante dans ses faibles bras ; son frère était à genoux au pied du lit ; son amant pressait sa main, qu'il baignait de pleurs, et éclatait en sanglots : il la nommait sa bienfaitrice, son  
10     espérance, sa vie, la moitié de lui-même, sa maîtresse, son épouse. À ce mot d'épouse, elle soupira, le regarda avec une tendresse inexprimable, et soudain jeta un cri d'horreur ; puis, dans un de ces intervalles où l'accablement, et l'oppression des sens, et les souffrances suspendues, laissent à l'âme sa liberté et sa force, elle s'écria : « Moi, votre épouse ! Ah! cher amant, ce nom, ce bonheur, ce prix n'étaient plus faits pour moi ; je meurs, et je le mérite. Ô Dieu de mon cœur ! ô vous que j'ai  
15     sacrifié à des démons infernaux, c'en est fait, je suis punie, vivez heureux. » Ces paroles tendres et terribles ne pouvaient être comprises ; mais elles portaient dans tous les cœurs l'effroi et l'attendrissement ; elle eut le courage de s'expliquer. Chaque mot fit frémir d'étonnement, de douleur et de pitié tous les assistants. Tous se réunissaient à détester l'homme puissant qui n'avait réparé une horrible injustice  
20     que par un crime, et qui avait forcé la plus respectable innocence à être sa complice.

« Qui ? vous coupable ! lui dit son amant ; non, vous ne l'êtes pas ; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre est à la vertu et à moi. »

Il confirmait ce sentiment par des paroles qui semblaient ramener à la vie la belle Saint-Yves. Elle se sentit consolée, et s'étonnait d'être aimée encore. Le vieux  
25     Gordon l'aurait condamnée dans le temps qu'il n'était que janséniste ; mais, étant devenu sage, il l'estimait, et il pleurait.

[...]

La belle et infortunée Saint-Yves sentait déjà sa fin approcher ; elle était dans le calme, mais dans ce calme affreux de la nature affaissée qui n'a plus la force de combattre. « Ô mon cher amant ! dit-elle d'une voix tombante, la mort me punit de  
30     ma faiblesse ; mais j'expire avec la consolation de vous savoir libre. Je vous ai adoré en vous trahissant, et je vous adore en vous disant un éternel adieu. »

Elle ne se parait pas d'une vaine fermeté ; elle ne concevait pas cette misérable gloire de faire dire à quelques voisins : « Elle est morte avec courage. » Qui peut perdre à vingt ans son amant, sa vie, et ce qu'on appelle l'*honneur*, sans  
35     regrets et sans déchirements ? Elle sentait toute l'horreur de son état, et le faisait sentir par ces mots et par ces regards mourants qui parlent avec tant d'empire. Enfin elle pleurait comme les autres dans les moments où elle eut la force de pleurer.

Que d'autres cherchent à louer les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité : c'est le sort de tous les animaux. Nous ne mourons  
40     comme eux avec indifférence que quand l'âge ou la maladie nous rend semblables à eux par la stupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte a de grands regrets ; s'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité jusque dans les bras de la mort.

## Commentaire

L'*Ingénu* est un jeune *Huron* (membre d'un peuple originaire du territoire de l'actuel Canada) qui quitte sa terre natale pour parcourir le monde. Lorsqu'il arrive en Bretagne, l'abbé Kernabon et sa sœur croient voir en lui le fils d'un frère mort au Canada lors d'une expédition contre les Hurons. Voltaire modèle son personnage sur le mythe du bon sauvage. La naïveté du protagoniste permet de mettre en évidence les défauts de la « civilisation » française.

Le roman raconte l'histoire des amours contrariées entre l'Ingénu et Mademoiselle de Saint-Yves. Les préjugés, l'irrationalité, la corruption et les ambitions personnelles de certains personnages vont déterminer le sort des protagonistes. L'Ingénu sera emprisonné pour ses opinions religieuses hétérodoxes et l'enfermement lui donnera l'occasion de faire la connaissance de Gordon, un homme cultivé qui a été condamné pour son adhésion au jansénisme (une doctrine que la hiérarchie catholique considérait hérétique parce qu'elle mettait le péché au premier plan et, en prenant appui sur les idées de Saint Augustin, niait le libre arbitre et affirmait que seule la grâce divine peut être la source du salut). Gordon initie l'Ingénu à l'étude de la philosophie et des sciences humaines. Les rapports entre les deux hommes vont remettre en question les certitudes de Gordon, tout particulièrement son fanatisme janséniste, qu'il finit par abandonner. Mademoiselle de Saint-Yves, pour sa part, essaie de libérer son bien-aimé. Son désespoir l'amène à perdre son honneur, victime des agissements de M. de Saint-Pouange (un homme aussi puissant que corrompu). La jeune femme perd la santé, puis la vie.

L'extrait choisi présente la scène où l'Ingénu et Gordon, après avoir été libérés, assistent à l'agonie, puis à la mort de Mademoiselle de Saint-Yves. Voltaire en fait une scène dramatique. Bien qu'il s'agisse d'un récit à la troisième personne, le texte est profondément imprégné de subjectivité, non seulement celle des personnages - dont les propos et les pensées sont transmis de façon directe ou indirecte par le narrateur - mais celle du narrateur aussi.

Parmi les dispositifs d'expression de la subjectivité des personnages et du narrateur, il est important de souligner le ton pathétique qui caractérise tout le passage. C'est une stratégie pour émouvoir le lecteur. Le pathétisme se manifeste surtout à travers ce que Benveniste appelle les *indices accéssoires de l'énonciation*, par exemple l'emploi de la modalité interrogative dans des questions rhétoriques (« Mais qui pourrait peindre l'état de son amant ? » ou « Qui peut perdre à vingt ans son amant, sa vie, et ce qu'on appelle l'*honneur*, sans regrets et sans déchirements ? ») et surtout le recours aux modalités appréciatives de l'énoncé en multipliant les subjectivèmes pour évoquer des sentiments forts, par exemple « touché », « désespéré », « des ruisseaux de larmes », « comble des douleurs », « presque sans vie », « mourante », « éclatait en sanglots », « il baignait de pleurs », « tendresse inexprimable », « cri d'horreur », « accablement », « oppression des sens », « souffrances suspendues », « démons infernaux », « paroles tendres et terribles », « effroi », « attendrissement », « frémir », « étonnement », « douleur », « pitié », « horrible injustice », « crime », « innocence », « infortunée », « mort », « calme affreux », « nature affaissée », « misérable gloire », « regrets », « déchirements », « horreur ».

Bien qu'il s'agisse d'un récit à la troisième personne qui raconte une histoire où le narrateur n'intervient pas (les faits ont lieu en 1689 et le texte est publié en 1767), *L'Ingénu* se sert aussi des *indices spécifiques de l'énonciation*. Pour Benveniste, ce sont des indices qui renvoient à la personne qui prend la parole et au moment de cette prise de parole. En effet, bien qu'il s'agisse d'un texte de fiction, le point de vue du philosophe se laisse entendre. Et bien que le roman ait -comme c'est toujours le cas

dans les genres de fiction- un narrateur qui est aussi fictif que les personnages dont il parle, le lecteur entend les opinions du philosophe. L'utilisation du présent de l'indicatif dans certains passages -indice spécifique de l'énonciation renvoyant au présent de l'énonciation- laisse entendre cette voix, comme nous pouvons le constater dans certaines réflexions :

Nulle langue n'a des expressions qui répondent à ce comble des douleurs ; les langues sont trop imparfaites. (lignes 4-5)

Ce type d'indice spécifique de l'énonciation apparaît surtout au moment d'interpréter l'histoire qui vient d'être racontée vers la fin de l'extrait cité :

Qui peut perdre à vingt ans son amant, sa vie, et ce qu'on appelle l'honneur, sans regrets et sans déchirements ? (lignes 34-35)

ou

Quiconque fait une grande perte a de grands regrets ; s'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité jusque dans les bras de la mort. (lignes 41-42)

Ce sont des vérités générales formulées à partir du présent de Voltaire. Et la subjectivité du philosophe est également perceptible dans la formulation d'un souhait après la mort de Mademoiselle de Saint-Yves :

Que d'autres cherchent à louer les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité : c'est le sort de tous les animaux. (lignes 38-39)

et dans le déictique de première personne du pluriel de la phrase suivante :

Nous ne mourons comme eux avec indifférence que quand l'âge ou la maladie nous rend semblables à eux par la stupidité de nos organes. (lignes 39-41)

Dans ces réflexions, le registre pathétique s'imbrique avec le registre didactique du philosophe qui, en approchant la fin de son texte, prend la parole pour formuler explicitement ce qu'il a voulu démontrer à travers ce récit de fiction.

Outre le pathétisme de la voix du narrateur<sup>a</sup>, le pathétisme est également très présent dans les voix des personnages, que ce soient des personnages importants de l'histoire qui prennent la parole ou des personnages imaginés de façon ponctuelle (« Elle ne se paraît pas d'une vaine fermeté ; elle ne concevait pas cette misérable gloire de faire dire à quelques voisins : "Elle est morte avec courage." », ligne 33). L'inclusion du discours direct (avec son lot d'interjections, d'exclamations, de questions et de subjectivèmes) accentue le dramatisme de la scène.

Mademoiselle de Saint-Yves se fait entendre lorsqu'elle s'adresse à son amoureux et à Dieu :

« Moi, votre épouse ! Ah ! cher amant, ce nom, ce bonheur, ce prix n'étaient plus faits pour moi ; je meurs, et je le mérite. Ô Dieu de mon cœur ! ô vous que j'ai sacrifié à des démons infernaux, c'en est fait, je suis punie, vivez heureux. » (lignes 13-15)

Et quelques paragraphes plus tard :

« Ô mon cher amant ! dit-elle d'une voix tombante, la mort me punit de ma faiblesse ; mais j'expire avec la consolation de vous savoir libre. Je vous ai adoré en vous trahissant, et je vous adore en vous disant un éternel adieu. » (lignes 29-31)

Le lecteur peut entendre également la voix de l'Ingénu lorsqu'il s'adresse à Mademoiselle de Saint-Yves :

« Qui ? vous coupable ! lui dit son amant ; non, vous ne l'êtes pas ; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre est à la vertu et à moi. » (lignes 21-22)

Le lexique et le ton utilisés par les personnages sont, comme nous pouvons le constater dans les exemples cités, aussi pathétiques que ceux du narrateur.

Nous pouvons dire en conclusion que s'il est naturel que la subjectivité imprègne le discours d'une personne ou d'un personnage, l'analyse de cet extrait démontre que la subjectivité peut également imprégner le discours du narrateur même s'il raconte une histoire où il n'a aucune participation. La connaissance des mécanismes identifiés par Émile Benveniste dans sa description de l'appareil formel de l'énonciation nous permet de comprendre la manière dont la subjectivité se manifeste dans le discours.